

ses beaux et brillants hôtels, dont les débris jonchaient la terre. La municipalité de Lyon crut devoir profiter du passage du général pour faire poser la première pierre de la première maison de cette place, aujourd'hui, encore l'ornement de cette belle et opulente cité.

Bonaparte accepta cette mission ; il comprenait que le rôle des destructeurs était terminé et que celui des réparateurs devait commencer.

Au troisième étage des Célestins, dont le premier était occupé par Bonaparte, habitait un artiste dont le nom n'a pas été sans éclat. Au nombre de ses enfants était un petit blondin de quatre à cinq ans, possesseur, comme tous les garçons de cet âge, d'un fusil de bois, d'une giberne en carton et d'un chapeau de papier, qui, placé sur sa blonde tête, la corne en avant, lui donnait un air tout martial. La foule inaccoutumée qui entourait l'hôtel, le mouvement insolite que produisaient les visites des autorités, les allées et venues des aides de camp, des chefs de corps, etc., éveillèrent la curiosité du petit garçon, qui, ayant appris qu'il y avait dans la maison, au premier, un illustre général, s'empressa d'aller s'affubler de sa giberne, de son chapeau de papier, et qui, s'armant de son fusil de bois, fut bravement se poster en faction sur le palier du premier étage, devant la porte du général, et se promena gravement de long en large, toujours l'arme au bras.

Il y avait déjà quelque temps que le factionnaire improvisé veillait à la porte du général, avec toute la gravité d'un vieux soldat lorsque Bonaparte, ouvrant brusquement le palier avec la rapidité qui lui était habituelle se prit les jambes dans son factionnaire, qu'il n'avait pas aperçu, le renversa et manqua lui-même faire la culbute. Il n'en résulta pas un grand mal, mais le factionnaire, qui ne s'était pas encore trouvé à une si chaude affaire,

se mit à pleurer et à crier de toutes ses forces. Bonaparte s'empressa de relever ce petit grenadier, et, le prenant dans ses bras, il le porta avec tous les honneurs dus au courage malheureux, dans l'appartement de Joséphine Bonaparte.

— Voilà, ma chère amie, dit le général en plaçant l'enfant sur les genoux de sa femme, un jeune soldat qui a été blessé à sa première affaire ; toutefois, je pense que ses blessures ne sont pas bien graves et que quelques bons soins le remettront en état de reprendre son service.

— Ah ! mon Dieu ! dit Mme Bonaparte, qu'a-t-il donc, ce pauvre petit ?

— Il a manqué de me faire rompre le cou ; je n'ai pas l'habitude d'avoir des factionnaires de cette taille-là ; je ne l'ai pas vu. Mais le voilà guéri, et d'ailleurs, un soldat, ça ne doit jamais pleurer.

— Je ne pleure plus, dit l'enfant en essuyant ses yeux avec le revers de sa main... J'ai perdu mon chapeau, ajouta-il

— Il sera resté sur le champ de bataille, dit le général ; nous allons le retrouver. Je vais te replacer en faction et te donner ta consigne."

Aussitôt que Mme Bonaparte eut essuyé les yeux de l'enfant, qu'elle eut rempli sa giberne de dragées et de pralines, le général prit le petit soldat par la main, et, comme pour le sobriquet de *petit caporal*, qui lui fut donné plus tard par l'armée, il plaça en faction l'enfant et lui dit d'un ton grave :

— Tu ne laisseras entrer par cette porte personne sans lui dire : *sonnez !* Et surtout, n'oublie pas ta consigne !"

Le général partait pour assister à une cérémonie qui était une véritable fête pour les Lyonnais. Enfin, on allait donc reconstruire ; et, en effet, c'est à cette époque que commencèrent les magnifiques travaux qui firent de cette ville une rivale de toutes les capitales de l'Europe.

La cérémonie terminée, Bonaparte revint à son hôtel escorté par toutes les autorités civiles et militaires de la ville. Arrivé sur le palier de son appartement, le général, à la tête de son escorte, retrouva son fidèle factionnaire, qui, d'une voix ferme, lui dit :

— *Sonnez !*

— C'est juste, dit Bonaparte en souriant. Puis, se tournant vers sa suite :

— Excusez, citoyens, mais un général doit être le premier à respecter une consigne, et je dois me conformer à celle que j'ai donnée moi-même à mon factionnaire. C'est bien, dit-il à l'enfant, je vois que tu comprends bien ton devoir ; tu feras un bon soldat."

Le lendemain, Bonaparte partit pour Paris, où de si graves intérêts l'appelaient, mais ce ne fut pas sans promettre appui et protection à la famille de son factionnaire. Joséphine surtout, cette femme si bonne, si généreuse, engagea l'artiste à venir à Paris, où elle l'accueillit plus tard avec cette grâce et cette amabilité qui doubleraient le prix de la faveur qu'elle accordait.

Nous retrouvons plus tard Bonaparte avec son jeune factionnaire, qu'il n'oublia pas ; car, lorsqu'après avoir été premier consul, consul à vie, et enfin empereur, il fonda un lycée, qu'il décora de son nom, il y donna, dès l'origine, une place à son petit protégé.

Laissons donc l'un dicter les lois à l'Europe, entrer dans toutes les capitales, comme un propriétaire entre chez lui, et l'autre se maintenir de la sixième à la troisième, dans les trente à vingt-cinq premiers de sa classe.

Nous arrivons à l'année 1811, à cette apogée de la gloire de Napoléon, à ce moment où le soldat de fortune, devenu empereur, forçait l'antique et altière maison de Habsbourg à